

La peur des jeunes/L'apport des jeunes.

Pourquoi donc Jean-Marc Garcia m'a-t-il demandé d'intervenir aujourd'hui, pourquoi?

D'autant qu'il m'a associé au programme à deux éminents voisins : Laurent Mucchielli et Eric Fiat. Oui je sais, ça n'est pas Eric Fiat. Mais attendez un peu, au moment où je me projetais dans cette intervention, je pensais que je partagerai cette estrade avec lui - j'y reviendrai.

C'est à ce moment que j'ouvre une petite parenthèse, vous allez voir, ce n'est pas la dernière, pour évoquer les avantages et les inconvénients du progrès, qui se trouve aussi ne pas être si loin que ça de notre propos d'aujourd'hui. Ça c'est la deuxième parenthèse dans la première parenthèse : avantages et inconvénients du progrès, disais-je, et plus particulièrement de ce que j'ai nommé, j'ouvre une troisième parenthèse : l'inconvénient de passer après deux personnes, c'est qu'on va sûrement dire des choses qu'elles ont déjà dites. L'avantage c'est qu'on se sent un tout petit peu moins seul.

Ce que j'ai nommé, disais-je, la Googlemania, vous me voyez venir ? En effet avec Google aujourd'hui...on n'a plus le droit (non pas ni d'avoir faim ni d'avoir froid..., je referme la parenthèse) mais d'être ignorant, de ne pas savoir. Et ça aussi, nous le verrons, ça n'est pas sans lien avec notre sujet. Avec Google on peut savoir beaucoup de choses sur beaucoup de choses, et beaucoup de gens, Bertrand Quentin nous en a donné un brillant exemple.

Avant Google, on pourrait arriver quelque part innocent, vierge de tout savoir, de toute image, de toute représentation sauf les siennes propres, celles que l'on s'était construites.

Aujourd'hui il n'est plus possible, à moins de n'avoir pas d'ordinateur ou de s'astreindre à un drastique manque de curiosité, de ne rien savoir. Mais est-ce encore possible ? Ne serait-ce pas considéré presque comme une faute professionnelle ?

Encore un lien avec notre sujet : est-il possible de ne rien savoir ?

C'est donc ainsi que l'on peut savoir avant même de les avoir rencontrés, que Laurent Mucchielli est sociologue. Pour être franc je n'ai pas eu besoin de « google-iser » Laurent Mucchielli pour savoir ce qu'il fait, qui il est. En effet j'avais déjà connaissance de ses travaux, j'avais déjà lu plusieurs articles, entendu plusieurs de ses interviews.

Une petite anecdote personnelle : il se trouve que le lundi soir je fais de la musique dans un local à la Belle de Mai et que, avec mon ami Jean-Marc, le bassiste du groupe dans lequel je sévis, on va souvent acheter des pizzas chez Mokhtar. Et en attendant la pizza moitié anchois moitié fromage, je feuilletais ce petit journal qui s'appelle *Salamnews* et Mokhtar dit :

« *Prends-le, prends-le, c'est gratuit* ». Et dedans, qu'est-ce que je trouve ? Une interview de Laurent Mucchielli. Décidément, me suis-je dit, il me poursuit.

Je connaissais donc ses positions, vous les avez d'ailleurs entendues. Il a brillamment montré, je crois, qu'il fait partie de ceux, finalement pas si nombreux que ça - en tout cas pas assez - que l'on sollicite quand il s'agit de parler de jeunes. Il est sollicité et on lui demande son avis, son analyse, souvent, pour ne pas dire à chaque fois qu'il est question des jeunes dans notre pays, quand il en est donné une image déformée, imprécise, réductrice, voire caricaturale, on peut compter sur lui pour atténuer les propos, les relativiser, les nuancer, et en quelque sorte rétablir la « vérité » qu'on voudrait ne pas nous dire. Et si tel est le cas, on pourrait bien se demander pourquoi.

Et ça pourrait bien être une première question, cette propension à donner une fausse image des jeunes pourrait être le signe d'une certaine peur. Là encore j'y reviendrai à la suite de ce qu'ont dit Bertrand Quentin et Laurent Mucchielli.

Je disais tout à l'heure que je pensais intervenir en même temps, ou plutôt après - sinon quelle cacophonie - qu'Eric Fiat. Je l'avais vu il y a quelques mois, lors d'une journée organisée par HAS (Habitat alternatif et social) à Marseille. J'avais alors été autant impressionné par son intervention de philosophe, sur les thèmes de la précarité et de la dignité que par son introduction qu'il avait faite sous la forme d'une chanson dite légère, et qui nous avait convaincu, qu'au-delà

d'une tête bien pleine, il était doté d'un bien bel organe.

J'étais donc inquiet à l'idée d'un tel voisinage quand j'ai appris qu'Eric Fiat cédait la place à Bertrand Quentin, que j'avais l'avantage de ne pas connaître, qu'il m'en excuse.

Evidemment j'ai immédiatement « google-isé » Bertrand Quentin, et appris qu'il est philosophe (je suis très impressionné par les philosophes) et qu'il est rompu, il nous en a donné la preuve, à l'art de la conférence. Bien sûr il faut se méfier d'Internet, mais tout de même. Là où j'aurais pu être tranquille, j'ai fait grimper la pression d'un cran supplémentaire.

Juste un petit mot de méthode. Je ne suis pas à proprement parler un spécialiste des jeunes, comme pourrait l'être un pédopsychiatre par exemple. Mon domaine, mon expérience, pour ne pas dire ma légitimité, je les tiens des addictions, des drogues. C'est pour ça que je rencontre des gens, dont des jeunes. Aussi à partir de cette clinique, comme disent les psys, les soignants, je n'ai que peu de certitudes. Celles-ci fluctuent au fil du temps et de l'évolution du contexte où évoluent ces gens, contexte qui les modèle.

Je vais donc vous proposer des hypothèses, des pistes de réflexion et de travail. En préparant cette intervention, j'ai cherché, et un certain nombre de choses m'ont arrêté, m'ont donné à penser, à réfléchir, ont remis mes idées en place, ou plutôt les ont déplacé, ont bousculé les évidences. C'est donc à ça que je voudrais vous proposer de vous associer aujourd'hui.

Je disais, avant d'ouvrir cette énième parenthèse que Laurent Mucchielli propose toujours un éclairage nuancé de l'image que l'on donne des jeunes. Et je me demandais : pourquoi nous dépeint-on les jeunes tels qu'ils ne sont pas ? Ou plutôt : pourquoi les réduit-on, les jeunes, le groupe, la catégorie des jeunes, si tant est qu'elle existe, à une part de celle-ci ? Que se passe-t-il pour que les jeunes nous soient présentés comme ça ? Incivilités, Laurent Mucchielli l'a dit, irresponsabilité, perte de valeurs, quand ça n'est pas barbarie.

D'ailleurs vous n'aurez pas manqué de remarquer que quand on parle des jeunes, il y a une façon de le dire. Là je suis obligé de lâcher mon stylo, on dit « djeune » en mimant des guillemets. Je me suis demandé si on faisait pareil avec les « dboulangers » ou les « dmédecins », ou les « djournalistes. Non, on ne le fait pas. Il y a souvent, d'emblée, une façon de dire « les jeunes » qui indique bien quelque chose de très important, c'est qu'on ne sait pas vraiment ce que c'est. C'est flou, c'est indéterminé, c'est hétérogène, c'est-à-dire qu'on essaie de faire entrer quelque part un ensemble de gens, de personnes, de sujets qui n'ont pas forcément grand-chose à voir les uns avec les autres.

Si bien que j'en suis venu à me demander : les jeunes existent-ils ? Et comment peut-on avoir peur de quelque chose qui n'existe pas ? Nous avons décidé de ne pas répondre à cette question.

Une deuxième digression si vous le permettez pour vous dire qu'on ne m'a pas demandé de titre à cette intervention. Du coup ça ne m'a pas obligé à me creuser la tête pour trouver un titre qui soit bon, qui soit attractif, qui suscite la curiosité, l'intérêt, qui en dise suffisamment pour donner une idée de ce qu'il s'agit, mais pas trop. En plus de ça, souvent, entre le moment où on donne un titre et le moment où on prononce l'intervention, les choses ont changé, elles ont évolué, et on ne dit pas tout à fait ce qu'on avait prévu. Et donc le titre n'est plus tout à fait bon. Du coup ça m'a évité de faire ce que je fais presque toujours dans ces cas, à savoir, donner un titre à la va-vite et après faire en sorte qu'il y ait un lien entre le titre et le contenu. Pour aujourd'hui, comme il n'y avait pas de titre, rien à quoi vous puissiez vous attendre, il n'y a pas de lien avec le contenu, donc je vais vous parler d'un peintre qui s'appelle Alechinsky...non, ça n'est pas vrai...

En tout cas, si titre il y avait eu, il aurait tourné autour du titre du colloque, « La peur des jeunes ».

En musique, quand on compose, quand on improvise un chorus (chorus : partie solo jouée par un

instrument ou un chanteur), l'une des techniques consiste à partir du thème et à tourner autour, avant de s'en éloigner pour y revenir et rendre la parole au groupe ou à l'orchestre. J'ai fait comme ça, j'ai tourné autour du thème, et je ne sais pas pourquoi, ça s'est imposé à moi, dans ma tête, ça s'est mis à parler comme les jeunes des cités. Comme quoi, on peut les dénoncer, on est quand même victime des stéréotypes. Et ça a donné à peu près ça :

“ la peur des jeunes “ *l'apport des jeunes* “ la peur du jaune “. La peur du jaune, ici à Aubagne, dans la patrie de Janot, je me suis dit : ça ne va pas le faire, on laisse tomber...

On va donc s'en tenir, si vous voulez bien, à "la peur des jeunes/l'apport des jeunes", voilà le titre auquel vous avez échappé, comme aurait titré Charlie Hebdo à une époque où Philippe Val était encore jeune, ce que d'aucuns regrettent d'ailleurs, quand on voit ce à quoi le conduisent ses responsabilités d'adulte - mais ceci est une toute autre histoire.

Merci donc à Jean-Marc Garcia de m'avoir fourré dans ce guêpier. Je ne vais pas passer mon temps à me plaindre et à digresser, bien que ça me fasse gagner un peu de temps sur celui qui m'est donné, un peu de temps avant de me lancer dans le vif du sujet. Du coup, je ne sais pas si les jeunes ont peur, ce que je sais, c'est que moi, qui ne suis plus tout jeune, je n'en mène pas large à l'idée de parler devant vous. Comme quoi, même quand on n'est plus tout jeune, on peut avoir peur, ce qui, soit dit en passant, n'est pas sans rapport avec le sujet : en effet, comme eux, je fais durer, je recule le moment d'être grand, adulte et de prendre mes responsabilités. Parce qu'après cette longue et sinueuse introduction, je voudrais vous entretenir du fait que la peur des jeunes, c'est peut être et avant tout, la leur. Je pense que les jeunes (s'ils existent) ont peur.... et ils ont des raisons pour ça

Si vous le voulez bien, on va s'en tenir à une définition très simple. Pour moi ici, pour l'instant, les jeunes, ça va être “ plus enfant et pas encore adulte “. Ça va donc être, en gros, adolescents.

Je vais m'appuyer pour cette première partie sur les travaux connus de Winnicott mais qu'il est toujours bon de rappeler, de Françoise Dolto et d'un sociologue qui est déjà venu travailler ici avec nous à Aubagne, qui s'appelle Gérard Neyrand.

En effet l'adolescent n'est plus un enfant, mais ce n'est pas encore un adulte. Et lors de ce passage, il va lui arriver un certain nombre de choses très importantes, qui vont le déterminer, qui vont déterminer l'adulte qu'il sera. Les changements sont multiples mais pour simplifier on va dire qu'ils sont de trois ordres qui bien sûr, ce serait trop simple, interfèrent : le physiologique, le psychologique et le social. Ils vont bouleverser à la fois la vie de l'adolescent lui-même, mais également celle de son entourage.

Commençons, pour ne pas nous y arrêter trop longtemps par le changement le plus manifeste, le changement physique, le changement du corps. Oui le corps de l'enfant change, et ça n'est pas sale... Il se transforme, c'est l'enveloppe, l'apparence qui se modifie. Ce qui me paraît important, c'est que cette modification intervient de façon brutale, inattendue, dans un univers psychique qui n'y est pas préparé. L'enfant, l'adolescent n'est pas psychologiquement prêt à assimiler le changement de son physique et il en souffre.

Ce qui change aussi, c'est à la fois physique et psychique, c'est l'apparition des caractères sexuels secondaires et la manifestation du désir sexuel, l'attrait pour la chose sexuelle, qu'elle soit hétéro ou homo. Plaire, attirer, intéresser, aimer, être aimé, et vivre ça physiquement et psychiquement, c'est fondamental pour l'adolescent. Le réveil et la manifestation de la pulsion sexuelle sont une des composantes majeures de la période adolescente, et une de ses préoccupations principales, qui conduit à l'assomption de l'identité sexuelle, plus ou moins assumée d'ailleurs. Être définitivement garçon ou fille, c'est à ce moment que cela se scelle.

Si vous le permettez, je vais faire appel à Saint-Augustin (même moi je suis surpris...) : “ Les vapeurs grossières et impures qui s'élevaient de la boue et du limon de ma chair, et des bouillons de ma jeunesse, obscurcissaient mon cœur et l'offusquaient de telle sorte qu'il ne pouvait discerner la sérénité pure et resplendissante d'une affection légitime, d'avec les images ténébreuses d'une amour infâme. Ces deux causes qui se mêlaient ensemble allumaient en moi le feu d'une brutale concupiscence et emportaient la faiblesse de mon âge dans les dérèglements violents des passions “.

J'en resterai là des changements physiologiques, bien qu'il y ait beaucoup à dire concernant l'apparence et tout ce qui est afférent à cette apparence, à cette volonté de paraître.

Les deux autres ordres de changement sont : le psychologique et le social.

Ce qui relève du psychologique tout d'abord. On vient de voir quelque chose autour de la sexualité, quelque chose qui ressort à la fois du physiologique et du psychologique et qui ouvre - ça n'est bien sûr pas par là que ça passe, mais c'est par ce bout, si je puis me permettre, que je vais attraper la question - sur le regard de l'autre. Son existence, le souci de cette existence, la question que l'adolescent se pose quant à son identité est redoublée par cette autre question : qui suis-je pour l'autre ? Suis-je reconnu par l'autre, suis-je aimé de l'autre ?

Cette question du regard et de la reconnaissance est extrêmement importante pour l'adolescent. Ce qui change - je vais comme ça égrener quelques changements, quelques modifications, auxquels l'adolescent doit faire face dans sa quête d'identité - c'est le rapport aux adultes, à ses parents notamment. Pour aller vite, l'enfant, pour se construire, s'appuie sur des surfaces identificatoires, des gens qui lui servent de modèle, auxquels il veut ressembler. C'est un peu plus complexe que ça mais pour l'instant on va se contenter de cette définition. Pendant longtemps, ça va suffire.

A l'adolescence, ça ne suffit plus. Non seulement l'ado ne veut pas ressembler à ses parents, mais au contraire il s'en éloigne, s'en sépare. Et cette séparation n'étant pas facile, il se peut même qu'il les rejette.

Là encore rien de simple, la séparation, le rejet, ne vont pas de soi. On ne se sépare pas simplement de gens, les parents en l'occurrence, qui se sont occupés de vous, qui vous ont éduqués, même imparfaitement, qui ont fait de vous ce que vous êtes, auxquels vous êtes attaché de diverses manières, dont vous êtes dépendant.

En effet l'adolescent ressent profondément, tout en même temps le besoin d'indépendance, de liberté, d'exister pour lui-même, et cet attachement, cette dépendance, qui est à la fois affective et on l'a dit, économique. Les adolescents aimeraient être libres mais ils n'en ont pas les moyens. Ce qui faisait dire à Françoise Dolto - Laurent Mucchielli l'a rappelé tout à l'heure - qu'il y avait un vrai problème à ce que notre monde ne puisse offrir à ces jeunes les moyens d'être financièrement indépendants de leurs parents. Elle parlait de la raréfaction des petits boulots et de la conséquence de cette rareté : se procurer de l'argent par d'autres moyens, y compris des moyens illégaux.

Les parents étant en quelque sorte destitués, l'adolescent n'étant pas encore mature, notons tout de même que seul l'Homme est un être non fini, qui ne peut se suffire à lui-même, qu'il est par essence dépendant des autres, sans eux il ne peut vivre. L'Homme est un animal social. Ce qui a fait dire à certains que l'Homme est en perpétuel devoir, en dette, envers ses ascendants, dette qui par ailleurs ne se rembourse jamais.

Les parents ayant perdu de leurs attraits, et l'ado ne pouvant se débrouiller seul, il va se tourner vers d'autres modèles, d'autres surfaces identificatoires, qu'il va trouver là où elles se trouvent aujourd'hui, c'est-à-dire dans les médias, la télé, le cinéma, la presse, et l'Internet.

Ce que nous disait Bertrand Quentin tout à l'heure de l'image donnée de Kiefer Sutherland, nous amène aussi à nous interroger sur le traitement que confèrent les médias aux nouvelles surfaces identificatoires.

Leur ressembler, adopter leur look, leurs attitudes, c'est donc une deuxième série d'identifications après les identifications parentales. Il y a donc ces modèles, et il va y avoir les copains, les pairs, le groupe, ceux avec lesquels on partage les mêmes préoccupations et grâce auxquels on se sent moins seul. Appartenir au groupe, c'est partager les codes : langage, activités, look. C'est aussi rechercher de nouvelles modalités d'insertion sociale. C'est une autre étape de la construction de l'identité, de la personnalité. C'est aussi là que se construit cette partie de nous-mêmes qui fait que nous sommes les enfants de nos parents bien sûr, mais que nous sommes aussi autre chose qui nous distingue de nos parents, qui fait de nous un sujet - nous y reviendrons un tout petit peu plus tard car c'est important.

Je ne savais pas où mettre ce que je vais vous dire, parce que ça aurait pu prendre place à plusieurs endroits. Mais finalement on va le mettre là, et peut-être, si besoin, y referai-je allusion un

petit peu plus tard, car cela me semble être au coeur de notre question de la peur des jeunes.

L'adolescent vient questionner les parents. Ce qui est en mouvement chez l'adolescent, ce remaniement, rencontre et ravive chez les parents leur propre adolescence et ce qui, chez eux, de cette adolescence, est resté irrésolu, mystérieux, enfoui, voire douloureux.

L'adolescence réveille tout ceci et suscite, appelons ça, un trouble. Et si je vous propose de faire une petite halte à cet endroit, c'est bien parce que si peur il y a, si peur des jeunes il y a, il se pourrait bien qu'elle naisse là, dans ce que l'adolescence suscite d'inquiétude chez l'adolescent lui-même, mais aussi et peut-être surtout dans ce qu'il suscite chez les autres : parents, adultes, nous en général. Ce sentiment que l'on ressent quand on est confronté à quelque chose d'inconnu, appelons ça « la peur », même si bien sûr il faudrait être plus nuancé. En tout cas rien qui ne ressemble à de l'assurance. L'adolescence bouleverse donc le fonctionnement familial. La famille ne reconnaît plus ses enfants. Et ces changements, cet éloignement fragilisent les parents, générant chez eux quelque chose comme du désarroi.

Cette inquiétude, ce désarroi, génèrent une certaine insécurité.

Si l'on en croit les psychanalystes anglais, Winnicott, Melanie Klein, pour ne pas les nommer, mais aussi d'autres spécialistes de l'enfance, qu'elle soit petite ou grande, nous avons besoin pour grandir, pour nous construire, d'un environnement *secure*, sécurisant, qui nous protège peu ou prou des agressions extérieures, mais qui nous rassure aussi quant aux agressions intérieures : pulsions, angoisses, représentations.

Le rôle des parents, des adultes, est en quelque sorte d'amortir, d'atténuer les effets de ce dont je viens de vous parler. Cette protection bien sûr physiologique, qui relève de la subsistance, elle est aussi, et peut-être surtout psychologique, et peut être traduite par toute une série de mots comme affection, amour, sollicitude, attention, souci - je passe sur les qualificatifs et les synonymes, une série d'actions, ou plutôt de postures que j'ai regroupées sous trois termes : parler, expliquer, donner du sens, créer des représentations et des symboles - ça a été dit au moins à deux reprises ce matin - et plusieurs fois, transmettre.

Laissez moi, invoquer Saint Augustin : " Mais quoique je fusse dans l'état du monde le plus vil et le plus abject, je ne laissais pas d'être superbe dans ma bassesse, et quoique je me lassasse en marchant toujours dans l'iniquité, je ne laissais pas d'être inquiet et agité dans ma lassitude. Qui eut pu alors, Seigneur, modérer mes peines.... en les renfermant dans de justes bornes ?"

Revenons si vous le voulez bien au troisième changement traversé, subi par l'adolescent, c'est ce que j'appelle, comme d'autres d'ailleurs, le changement social, et ça a à voir avec l'évolution de notre société. Là aussi nous y reviendrons de façon spécifique. Pour l'instant occupons-nous de l'être social, de l'identité sociale de l'adolescent, du jeune, pour dire que celle-ci a grandement évolué et qu'elle est marquée de quelque chose d'extrêmement important : les jeunes sont devenus une puissance économique commerciale, une cible. Ce sont des consommateurs. Aussi, ils sont devenus intéressants financièrement, ils sont devenus une source de profit. On a créé des produits pour eux.

Du coup, dans cette époque de mutation, ce regard teinté d'intérêt économique va influencer le processus de construction de l'identité, le sentiment d'existence va se teinter de cette composante particulière générée par le fait d'être vu comme une cible commerciale, surtout.

Et là aussi, j'y reviendrai dans un deuxième temps - si je l'ai - à un moment de notre histoire où nous sommes des consommateurs, et où le moral des ménages ne se mesure plus à l'humeur, bonne ou mauvaise, mais à la capacité ou à l'envie de dépenser de l'argent, donc de consommer.

L'adolescent est donc constitué comme groupe social à part entière, et ce non pas en fonction d'attributs particuliers qui le distingueraient d'autres. Rappelons qu'il y a 50 ans, les ados n'existaient pas, que dans d'autres groupes sociaux, pour ne pas parler de civilisations, l'adolescent n'existe pas. On est un enfant et à la suite de rites de passage codifiés, on devient un adulte.

Aujourd'hui, les adolescents, les jeunes, même si la définition en est floue et incertaine, on les fait exister ne serait-ce que parce qu'on invente des objets spécialement pour eux : programmes télé, jeux vidéo, sites web, loisirs, musique, vêtements et technologies diverses et variées.

Nous voilà donc face à quelque chose de, si ce n'est nouveau, du moins de récent, à savoir la constitution d'identités un peu particulières, et dont une des particularités est l'exclusion du monde des adultes. Voilà donc, avant de passer à la deuxième partie, ce qu'il me paraissait important de vous dire, parce que ça me semble susceptible de générer de la peur.

Je le redis : grandir tranquillement, sereinement, sans peur excessive, nécessite un environnement sécurisant. Or passer de l'enfance à l'âge adulte est tout sauf sécurisant. Un corps qui change, un psychisme qui change, un environnement qui lui aussi se transforme très vite, ça génère des doutes, des incertitudes et des peurs. Si, pour atténuer tout ceci, nous n'avons pas autour de nous, matière à réassurance, à tranquillisation, à apaisement, la peur ne fait que s'amplifier.

Or, nous l'avons vu, les adultes, eux aussi ont peur. La peur des uns ne peut donc qu'être amplifiée par la peur des autres. L'une des hypothèses que je formule est, que si les jeunes ont peur, c'est bien parce que les adultes, eux aussi, ont peur, peur - nous l'avons déjà évoqué - de l'adolescent qui en eux dort d'un sommeil agité.

Claude Nougaro aurait dit : « L'adolescent est à l'adulte ce que l'Espagne est à Toulouse. Il pousse en nous sa corne et celle-ci, putain, est parfois bien pointue ». Je laisse là ma métaphore, j'ai peur de la rime suivante...

Les adultes ont donc aussi peur d'un monde qui s'avère être de moins en moins rassurant car si les enfants ont besoin pour grandir d'un environnement *sécuré*, les adultes eux aussi ont besoin de cet environnement, non pour grandir - grands, ils le sont déjà - mais pour éduquer et transmettre, puisque c'est là leur responsabilité. Il semble que notre époque ne soit guère propice à cet environnement.

Ce sera, si vous voulez bien, l'objet de ma seconde partie, qui elle aussi me verra vous proposer quelques pistes de réflexion, pour ne pas dire de compréhension de ce qui rend notre environnement contemporain si *unsécuré*, alors qu'on n'a jamais autant entendu parler de sécurité, jusqu'à en faire le droit numéro un des Français. Nous aurions droit à la sécurité, ça doit d'ailleurs être pour ça que tout est fait pour que nous nous serrions la ceinture.

L'idée force de cette seconde partie est donc la suivante. Le social, ce que Freud appelle la civilisation, ne nous contient plus. Je vais vous lire un extrait d'un ouvrage de Freud qui s'appelle *Malaise dans la civilisation*, qu'il a écrit en 1929 et qui est toujours très actuel : “ Le dernier mais non des moindres traits d'une civilisation apparaît dans la manière dont elle règle les rapports des hommes entre eux. Ces rapports dits sociaux concernant les êtres humains envisagés soit comme voisins les uns des autres, soit comme individus appliquant leur force à s'entraider, soit comme objets sexuels d'autres individus, soit comme membres d'une famille ou d'un Etat. L'élément culturel serait donné par la première tentative de réglementation de ces rapports sociaux. Si pareille tentative faisait défaut, ceux-ci seraient alors soumis à l'arbitraire individuel, autrement dit à l'individu le plus fort physiquement, qu'il réglerait dans le sens de son propre intérêt et de ses pulsions instinctives. En opérant cette substitution de la puissance collective à la force individuelle, la civilisation fait un pas décisif. Son caractère essentiel réside en ceci que les membres de la communauté limitent leurs possibilités de plaisir alors que l'individu isolé ignore toute restriction de ce genre. Voici ce que nous disait Sigmund Freud en 1929.

Or il me semble que de moins en moins le social - la civilisation - ne nous propose ce contenant, ces régulations, et qu'il nous laisse de plus en plus seul face à nos instincts, à nos pulsions.

Voire, si l'on en croit des auteurs (sur lesquels je me suis beaucoup appuyé pour cette deuxième partie) comme Bernard Stiegler, Dany Robert-Dufour, Jean-Pierre Lebrun, Laurent Gori, Alain Badiou, non content de ne plus contenir, le social déchaîne et estompe, efface et éradique ce qui jusqu'alors constituait ce qu'on peut appeler des bornes, des repères, voire des limites.

Comme dans la première partie, et sans prétendre à l'exhaustivité, je vais tenter de vous proposer quelques idées, de voir ce qui dans notre époque, que d'aucuns qualifient de postmoderne, ce qui dysfonctionne ou plutôt, avant de savoir si ça dysfonctionne, de savoir ce qui a évolué, de quelle manière on en vient à constater que

Je dois vous avouer à cet instant quel a été mon embarras à trouver un ordre dans lequel vous proposer cette série, pour ne pas la transformer en un inventaire à la Prévert. J'ai essayé de commencer par ce qui me semble être le plus structurel, le plus causal, pour en arriver à ce qui m'a semblé être les conséquences de cette cause. Mais au fur et à mesure que j'avais, je me disais que ces éléments étaient de telle façon imbriqués que telle conséquence renforçait la cause et devenait elle-même cause de la conséquence suivante, amenant à un agencement d'oeufs et de poules dans lequel je me suis assez vite perdu.

Aussi il a bien fallu choisir par quel morceau entamer l'omelette. J'ai choisi le morceau que j'ai appelé « la marchandisation ». Le terme n'est pas nouveau, je ne suis même pas sûr que la façon dont je l'utilise soit la bonne, tant pis. J'espère que celui qui a inventé ce mot ou l'a défini n'est pas là pour me tirer les oreilles.

Pour moi la marchandisation, c'est le fait que toute chose a un prix. Je vais, sous le contrôle bienveillant de Bertrand Quentin, faire appel à Emmanuel Kant, de qui nous tenons que : "tout a un prix ou bien une dignité. On peut remplacer ce qui a un prix par son équivalent. En revanche, ce qui n'a pas de prix, donc pas d'équivalent, c'est ce qui possède une dignité. Dès que le principe de dignité n'est pas respecté, c'est-à-dire que tout peut être acheté - hommes, femmes, valeurs, opinions, justice, amour -, nous sommes confrontés à la volonté de posséder", que Saint-Augustin (encore lui décidément) considère au même titre que celle de la chair, comme une concupiscence, celle de posséder toujours plus, celle de dominer.

Or la caractéristique post-moderne de cette concupiscence, c'est qu'elle est obscène, sans vergogne, pour reprendre l'expression de Dufour ou de Stiegler. Elle s'affiche, elle s'exhibe, elle se revendique. Telle est l'une des caractéristiques de notre époque, dite néolibérale, caractéristique que certains, moins versés dans la belle langue que leurs ancêtres, ont qualifiée de « bling bling ». C'est sûr que ça déchire grave moins sa mère que "*sans vergogne*".

Ceci pourrait n'être qu'une boutade destinée à vous faire rire ou à me détendre - j'en ai encore besoin -, pour autant, comme souvent le mot d'esprit (on l'a vu avec les Bataclown tout à l'heure), si l'on en croit Freud, dit bien autre chose que son apparence.

En l'occurrence, il souligne ici l'importance du langage et de ses signes. Ce qui fait notre humanité, c'est notre appartenance, notre soumission au langage. On devient humain en apprenant le langage et son usage, condition de ce que Benveniste nous dit être "*la forme la plus haute d'une faculté inhérente à la condition humaine, celle de symboliser*". Pas de langage, pas de symbolisation. Sans la symbolisation, nous nous retrouvons face à l'objet, ou plutôt à son absence, sans pouvoir pallier cette absence autrement qu'en cherchant à l'avoir. Freud a parfaitement illustré ce mouvement dans l'expérience du For-Da, qui nous montre comment un enfant peut se passer de la présence effective de sa mère en se la représentant, en la symbolisant par l'intermédiaire d'une bobine de fil. En d'autres termes, nous pouvons supporter l'absence de quelque chose ou de quelqu'un parce que nous avons en nous la faculté de nous le représenter, de le symboliser.

Ce qui me permet de vous dire que c'est ainsi que l'on peut être sans forcément avoir. Comme vous le savez, notre société dite de consommation, dont dans les années 70 Baudrillard a fait une très juste lecture, s'apparente bien plus à une société de l'avoir qu'à une société de l'être. En ce sens que pour satisfaire aux exigences d'une industrie de plus en plus gourmande et avide de profits, nous nous voyons bombardés d'incitations à tel point vives qu'elles en deviennent des injonctions : injonctions à consommer, à posséder, à dépenser, à avoir, conduisant ainsi nombre de nos contemporains - nous peut-être - à croire qu'il suffit d'avoir pour être, ravalant ainsi, comme le disent les psychanalystes, le registre du désir à celui du besoin, à ceci près que le premier ne se satisfait jamais et confronte au manque fondamental et constitutif des humains que nous sommes et que le second trouve sa satisfaction dans l'acquisition et/ou la possession de l'objet. Entretenir la confusion entre ces deux registres, c'est laisser croire que le désir peut se satisfaire.

Or, il n'en est rien. Françoise Dolto disait que l'Homme est un être de lait et de langage. Si l'on fait taire la faim avec le premier, on nourrit de sens avec le second. Se contenter de donner le biberon sans

rien dire, sans nommer, sans symboliser, ce que ressent le petit enfant à l'intérieur de lui-même et qu'il ne comprend pas - la pulsion - c'est introduire le risque qu'il suffise du biberon pour satisfaire et que les mots sont inutiles.

Or les mots, nous l'avons vu, sont les supports de la représentation, de la symbolisation. C'est ce que veut dire la formule " être soumis au langage être soumis aux lois du langage, même si nous ne les connaissons pas.

On le sait aujourd'hui, et vous le savez aussi bien que moi, ne pas pouvoir exprimer ce que l'on ressent conduit à l'agir. Quand on ne peut pas dire, on fait.

Manquer de mots, c'est-à-dire de symboles, de représentations, de sens, c'est la porte ouverte aux passages à l'acte divers. Et c'est à mon humble avis une des causes de l'ensemble de ces incivilités et autres actes délinquants qui génèrent chez nous la peur des jeunes.

Bernard Stiegler, aux travaux duquel je me suis déjà référé, n'hésite pas à parler de misère symbolique, quand il se penche sur notre époque pour tenter d'en démonter et d'en dénoncer les mécanismes. Je vous renvoie donc à ses travaux complexes et nécessaires, et me permet juste d'associer ce constat de misère symbolique à deux textes, qu'il m'a été donné de lire ces derniers temps, dont je vais citer quelques extraits : l'un qui parle évidemment - ça aura été la star du jour - de Google et l'autre qui parle des Power Point.

" Ces dernières années, j'ai eu la désagréable impression que quelqu'un où quelque chose, bricolait mon cerveau, en reconnectait les circuits neuronaux, ré programait ma mémoire. Mon esprit ne disparaît pas, je n'irais pas jusque là, mais il est en train de changer. Je ne pense plus de la même façon qu'avant. C'est quand je lis que ça devient le plus flagrant. Auparavant, me plonger dans un livre ou dans un long article ne me posait aucun problème. Mon esprit était happé par la narration ou par la construction de l'argumentation, et je passais des heures à me laisse porter par de longs morceaux de prose. Ce n'est plus que rarement le cas. Désormais, ma concentration commence à s'effiloche au bout de deux ou trois pages. Je m'agite, je perds le fil, je cherche autre chose à faire. J'ai l'impression d'être toujours en train de forcer mon cerveau rétif à revenir au texte. La lecture profonde, qui était auparavant naturelle, est devenue une lutte

....les média ne sont pas uniquement un canal passif d'information, ils fournissent les bases de la réflexion, mais ils modèlent également le processus de la pensée. Et il semble que le Net érode ma capacité de concentration et de réflexion. Mon esprit attend désormais les informations de la façon dont le Net les distribue : comme un flux de particules s'écoulant rapidement. Auparavant, j'étais un plongeur dans une mer de mots. Désormais, je fends la surface comme un pilote de jet-ski

....peut être que je ne lis plus que sur Internet, non pas parce que ma façon de lire a change (c'est à dire parce que je recherche la facilité) mais plutôt, parce que ma façon de PENSER a changé....

....une étude publiée récemment sur les habitudes de recherches en ligne, conduite par des spécialistes de l'université de Londres, suggère que nous assistons peut être à de profonds changements dans notre façon de lire et de penser.....

....mais il s'agit d'une façon différente de lire, qui cache une façon différente de penser, peut être même, un nouveau sens de l'identité. Nous ne sommes pas seulement ce que nous lisons, nous sommes définis par notre façon de lire. Nous avons tendance à devenir de simples décodeurs de l'information. Notre capacité à interpréter le texte, à réaliser les riches connexions mentales qui se produisent lorsque nous lisons profondément et sans distraction, reste largement inutilisée...

....tu as raison répondit Nietzsche, nos outils d'écriture participent à l'éclosion de nos pensées

....la conception du monde qui a émergé de l'utilisation massive des instruments de chronométrage reste une version appauvrie de l'ancien monde car il repose sur le rejet de ces expériences directes qui formaient la

base de l'ancienne réalité et la constituaient de fait. *En décidant du moment auquel il faut manger, travailler, dormir et se lever, nous avons arrêté d'écouter nos sens et commence à nous soumettre aux ordres de l'horloge....*

....dans le monde de Google, dans lequel nous entrons lorsque nous allons en ligne, il y a peu de place pour le flou de la réflexion...

....une lecture tranquille ou une réflexion lente et concentrée sont bien les dernières choses que ces compagnies désirent. C'est dans leur intérêt commercial de nous distraire....

....le type de lecture profonde qu'une suite de pages imprimées stimule est précieux, non seulement pour la connaissance que nous obtenons des mots de l'auteur, mais aussi pour les vibrations intellectuelles que ces mots déclenchent dans nos esprits. Dans ces espaces de calme ouverts par la lecture soutenue et sans distraction d'un livre, ou d'ailleurs par n'importe quel acte de contemplation, nous faisons nos propres associations, construisons nos propres inférences et analogies, nourrissons nos propres idées. La lecture profonde est indissociable de la pensée profonde.....si nous perdons ces endroits calmes ou si nous les remplissons avec du "contenu", nous allons sacrifier quelque chose d'important non seulement pour nous même, mais également pour notre culture....

....c'est l'essence même de la sombre prophétie de Kubrick: à mesure que nous nous servons des ordinateurs comme intermédiaires de notre compréhension du monde, c'est notre propre intelligence qui devient semblable à l'intelligence

Dans le second texte traitant de Power Point, Frank Frommer nous dit très sérieusement que *Power Point est un logiciel qui rend stupide, qui formate et réduit la pensée à une opération de copier/coller.*

Ces textes illustrent la montée en puissance de ce que Stiegler appelle des psycho technologies, au rang desquelles il faut bien évidemment ranger la télévision, dont l'usage abusif conduit à la misère symbolique et à l'appauvrissement de la pensée rendant celle-ci opératoire, tournée vers l'utilitaire au détriment de ce qu'il appelle l'Esprit, avec un grand E. Ce que nous dit le texte de Nicholas Carr qui parle de Google, c'est que *"notre psychisme est sans cesse reconfiguré par les appareils techniques et technologiques, ceux-ci ne s'adressant pas aux sujets que nous sommes mais bien aux consommateurs"*.

En somme, ces nouvelles technologies ne parlent pas aux êtres désirants que nous sommes mais seulement aux êtres pulsionnels, privilégiant le court terme de la satisfaction immédiate et de l'avoir, au long terme de l'investissement, de l'apprentissage, de la mémoire, du savoir et de l'histoire.

Je viens d'utiliser un gros mot, « esprit », et ça n'est qu'au moment où je l'écris qu'il me revient à l'esprit que c'est aussi une marque, c'est-à-dire quelque chose qui se vend et qui s'achète - décidément on est à l'abri de rien.

J'évoquais tout à l'heure la misère symbolique, qui est aussi une misère spirituelle, et beaucoup aujourd'hui déplorent la baisse, pour ne pas dire la perte de la valeur esprit. Je suis de ceux qui pensent qu'elle nous fait cruellement défaut.

J'entame si vous le voulez bien, après être passé sur cette digression, un autre morceau de l'omelette, celui de l'estompement des différences générationnelles. Là encore je ne suis pas sûr de bien utiliser ce terme, mais tant pis, je vous livre ce qu'il évoque pour moi.

Les différences sont moins tranchées entre les adultes et ceux qui ne le sont pas encore. On l'a dit et redit, les rites de passage entre un état et un autre disparaissent peu à peu, et il semble que rien ne les ait remplacés.

Par ailleurs, nous l'avons vu, les jeunes sont devenus un groupe socio-économique, pour ne pas dire

une puissance. Un monde, celui des produits de consommations, qui leur est spécifiquement dédié, ce monde existe qui s'adresse à eux, et uniquement à eux, les parents, les adultes en étant écartés, voire exclus. Il existe des radios pour les jeunes qui vilipendent à longueur de journée les images parentales.

Enfin, dernièrement, il y a eu une série de lois qui mettaient les jeunes au centre des préoccupations du législateur. L'abaissement de l'âge de la responsabilité pénale à 12 ans. C'est-à-dire qu'une loi vient dire qu'un enfant de 12 ans peut être responsable pénalement. Dire ceci dans une loi, en sachant ce que la loi porte en elle de symboles, c'est aussi dire que les adultes ne sont plus en responsabilité. Qu'une loi vienne dire qu'un enfant de 12 ans est responsable, c'est renvoyer aux adultes que nous sommes que malgré nos âges, nous ne sommes plus vraiment majeurs. L'estompage des différences c'est, selon moi, aussi cela. Au-delà de ce qui nous échappe, de ce que nous ne possédons pas et que possèdent les jeunes : les nouvelles technologies, il y a cette idée que les adultes ne sont plus responsables des mineurs. Aussi, à la majoration des enfants mineurs répond, par voie de conséquence, une infantilisation des adultes.

Or si vous m'avez accompagné dans ma première partie, l'adulte, le parent, c'est aussi celui qui éduque, celui qui transmet, celui qui accompagne, celui qui aide à construire ce dont on va avoir besoin pour avancer sur le chemin de ce qui va être notre vie.

L'estompage des générations conduit au fait que cette posture de transmission, d'éducation, nous est peu à peu déniée. En effet comment l'occuper si elle n'est pas reconnue ? Comment occuper une fonction qui a été vidée de son prestige, de son aura, de son potentiel d'idéalisation, de son contenu ? Comment tenir sans être soutenu ? Comment exister si le regard de l'autre social ne nous reconnaît pas, ni quand, à plus forte raison, il ne nous voit pas ? Il y a une vraie crise qui conduit à la déresponsabilisation, voire à l'irresponsabilité des adultes. La responsabilité étant socialement marquée, établie par la majorité, elle s'exerce aussi et surtout par le fait que l'être majeur doit prendre soin des enfants et des adolescents justement parce qu'ils sont mineurs.

Ainsi on assiste à un mouvement où peu à peu la société se décharge sur les mineurs, en destituant les majeurs de la responsabilité qui leur incombe : prendre soin, éduquer, transmettre. Elle se décharge de sa responsabilité d'éduquer les mineurs, pour les élever à cette compétence sociale qu'est la responsabilité. La disparition de cette obligation à transmettre conduit à la disparition du sentiment de cette responsabilité, dans la conscience des majeurs.

C'est ainsi que la loi se substitue à la responsabilité. C'est ainsi que l'on voit reflourir cette excroissance de l'autorité qu'est l'autoritarisme, qui ne dit rien d'autre que la faiblesse de la loi. On invente des règlements, faute d'autorité symbolique.

Une loi ne peut être respectée que si elle est intériorisée. On le voit avec les conduites addictives et les récentes lois réprimant l'usage du tabac. Une loi ne peut être respectée que si elle est intériorisée, ce qui en garantit le respect. Ça n'est pas l'appareil répressif qui l'accompagne, mais le sentiment intime qu'elle engendre quand elle est intériorisée. La loi suppose quelque chose qui ressort du soin, car seul celui-ci peut engendrer ce sentiment intime.

Je m'en rends compte, j'ai commencé à grignoter le troisième morceau de l'omelette en abordant cette idée d'estompage de générations, cette idée de déresponsabilisation des adultes.

Et ce troisième morceau très proche du second, ce sont non seulement les différences qui s'estompent, mais c'est aussi, dans une certaine mesure, le fait qu'on assiste à un renversement dans le rapport entre adultes et enfants. Traditionnellement, le mouvement va dans le sens des premiers vers les seconds, les adultes vers les enfants, ce qui se transmet le fait des grands vers les petits. Or nous constatons, pour des raisons déjà évoquées - et l'exemple de Google et de l'iPhone est tout à fait évocateur -, nous constatons la disparition des rites de passage, la constitution de la catégorie Jeunes et les objets qui lui sont dédiés, l'exclusion des adultes de ce qui se constitue en un monde, la destitution de ces mêmes adultes etc., toute une série d'éléments qui inversent le sens du mouvement et qui mettent littéralement les jeunes en place de prescripteurs de comportements, notamment de consommation d'objets, prescripteurs de choses à avoir, faute de savoir ou de pouvoir être.

Ce ne sont plus les adultes qui transmettent mais bien le contraire, ce sont les jeunes qui dictent aux adultes ce qu'il convient de faire. Ainsi s'est inversé le rapport de transmission que n'arrange pas le fait qu'en raison des effets de la crise économique et des difficultés bien réelles à accéder à l'autonomie financière, de plus en plus de jeunes ne quittent pas le foyer familial, ou alors que très tardivement, et que même parfois ils continuent à y vivre avec conjoint, compagne, compagnons et enfants, accentuant un peu plus cet estompage dont nous parlions tout à l'heure ; tant il est vrai qu'une des façons de n'être pas comme l'autre, c'est d'être capable de s'en séparer et d'assumer aux yeux des autres et du monde le sujet que nous sommes.

Peut-être en finirai-je de mon omelette en vous invitant à en goûter un quatrième morceau, qu'avec Alain Erhenberg j'appellerai « la fatigue d'être un individu incertain ». Il est tout de même vrai qu'aujourd'hui nous sommes face à une génération qui n'a pas l'espoir de vivre mieux que celle qui l'a précédée. C'est la première fois dans notre histoire. Notre époque disais-je a fabriqué cette chose particulière qu'est l'individualisme, dont l'une des composantes est l'injonction à advenir à soi-même et par soi-même. Il s'agit non seulement d'advenir à soi-même, mais c'est bien là la difficulté particulière, c'est de réussir par soi-même.

Etre soi et si possible être heureux et en jouir, mais également réussir socialement, ce qui veut dire avoir une Rolex à 50 ans, assez d'argent et les attributs de la réussite.

Cette injonction à devenir soi-même et à réussir par soi-même, c'est-à-dire sans le soutien du social, voire parfois contre le social, contre les autres, conduit certains de nos contemporains à s'effondrer, impuissants, insuffisants qu'ils sont devant cette injonction. C'est la raison de nombre de dépressions, de pathologies mentales autrement appelées souffrances psychiques, de suicides et bien évidemment de conduites addictives. Je comprends maintenant pourquoi Jean-Marc Garcia m'a invité.

C'est la raison pour laquelle, depuis quelques années, on voit s'accroître le nombre de femmes qui fument, soumises qu'elles se trouvent à devoir être, à devoir paraître, à devoir réussir, dans des registres aussi exigeants et différents que l'être femme, l'être mère, l'être professionnelle-je n'aborde ici que les registres que la morale chrétienne ne réprouvent pas. Cette injonction à réussir par soi-même, s'est de fait accompagné du délitement du lien social qui se trouve ne plus, ou de moins en moins, nous soutenir dans notre individualisation, dans notre subjectivation.

Ce soutien nécessaire, fondamental, fait de plus en plus défaut, nous laissant de plus en plus seuls face à nous-mêmes, dans une période où les moyens d'existence se raréfient et deviennent prétexte à une lutte de plus en plus âpre. La concurrence ne s'exerce pas seulement entre Carrefour et Auchan, entre Boeing et Airbus, elle s'exerce aussi entre chacun d'entre nous, pour le travail par exemple, marque par excellence de l'existence sociale ; mais aussi - et c'est plus trivial - je n'ai pas pu m'empêcher d'associer sur les images des bousculades quand il y a des soldes, dans les magasins. Et puis sérieusement et tragiquement, l'actualité nous en rend témoin ces quelques jours, concernant des parts de marché.

L'autre n'est plus seulement une menace symbolique ou fantasmagorique. Il est une menace réelle et ma vie ne tient parfois qu'à un fil. Convenons-en, le lien social a été largement attaqué.

Avouez que mon omelette a un goût amer, mais il ne fallait pas m'inviter, comme aurait dit quelqu'un d'une émission dont j'ai oublié le nom.

Je ne vois pas comment j'aurais pu parler autrement, traiter autrement de la peur des jeunes, sans tenter de comprendre avec vous pourquoi ils ont peur et pourquoi ils font peur.

Il me semble avoir esquissé, et j'en termine, quelques pistes de réflexion et éclairer quelques-unes des raisons qui font, qu'à mon avis, ils ont bien raison d'avoir peur, et que nous avons aussi bien raison d'avoir peur.

Pour autant, et comme il y a un stress positif qui pousse à l'action, cette peur doit nous

faire réagir et ne doit pas nous paralyser. Je l'ai dit, il y a quelques minutes, nous avons la responsabilité que nous confère notre majorité, d'élever, d'éduquer et de transmettre. C'est notre rôle et notre fonction d'adultes et de parents, à laquelle nous ne devons pas déroger. S'il y a une misère contre laquelle nous devons lutter, c'est aussi la misère symbolique, c'est aussi la misère spirituelle.

Comme la loi est un soin, l'intelligence est aussi un soin.

Quand Kant nous invitait à engager la bataille contre l'intelligence, comme vous voyez ça ne date pas d'hier, et à m'entendre le redire aujourd'hui, ça montre que la bataille n'est pas gagnée, il nous engageait à lutter contre la lâcheté et la paresse.

Je n'ai pas lu cette invitation comme une glorification de la valeur travail, telle qu'à la suite du maréchal Pétain notre actuel président s'est saisi, en réduisant le travail à sa dimension d'activité de production, j'ai préféré y entendre l'incitation à ne pas céder à l'idée que rien n'est possible, l'incitation au courage, à la volonté de savoir et de penser, l'incitation à se saisir des objets de l'intelligence, la culture, la mémoire, la pensée, l'incitation au souci de l'autre, à l'attention, à la sollicitude et à la bienveillance, l'incitation à l'esprit, en ce qu'il transcende le "je" pour le relier au "nous".

Il est de la responsabilité de la collectivité publique d'apporter à la jeunesse et à ses aînés en lesquels elle a besoin de trouver ses ressources, des raisons d'espérer, des objets de sublimation, conditions du lien social. Nos enfants méritent d'avoir des pères, des grands-pères, des familles où ils peuvent jouer, et que par là ils respectent et ils aiment, et pas seulement qu'ils craignent. Jouer c'est rire, jouer c'est perdre du temps et en donner, pas le vendre. Jouer c'est prendre soin en créant des espaces transitionnels qui sont - rappelons-nous Winnicott - à l'origine de l'art et de la culture, de la symbolisation et par là même de tout ce qui fonde l'ordre symbolique.

Nos enfants, les jeunes ont besoin que nous les aidions à offrir à leurs pulsions un autre destin que celui de la satisfaction immédiate, celui de la sublimation. Peut-être alors auront-ils moins peur d'eux-mêmes, de nous et du monde ? Peut-être alors aurons-nous moins peur d'eux ?

J'ai commencé par haïr Jean-Marc Garcia de m'avoir mis dans cette situation. Je voudrais maintenant chaleureusement le remercier de m'avoir permis de suivre cette invitation kantienne à ne pas céder à la paresse, le remercier d'avoir été à l'origine du travail que j'ai fourni pour vous proposer ces quelques idées, offrant ainsi à l'énergie libidinale qui est la mienne un autre débouché que le zapping, le surfing, le fooding ou le relooking.

Merci encore Jean-Marc et merci à vous de votre attention.